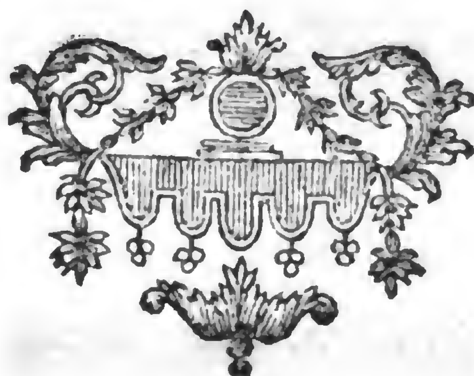
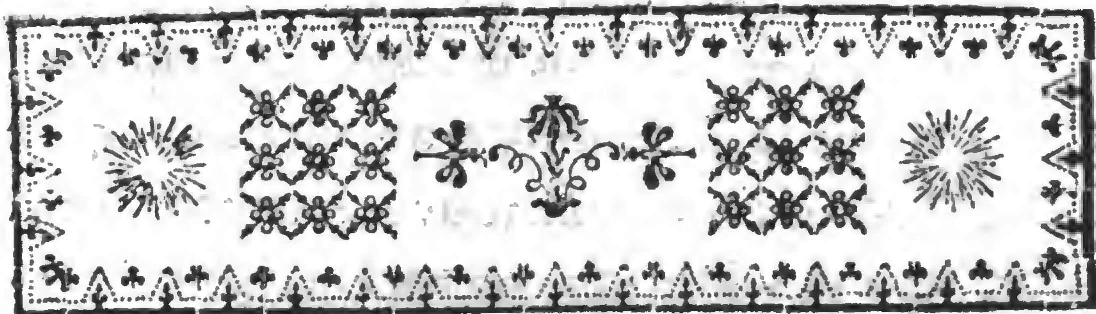
LE TEMPLE
DE LA
RENOMMÉE,
POËME
DE M^R. POPE,
Traduit en Vers François.

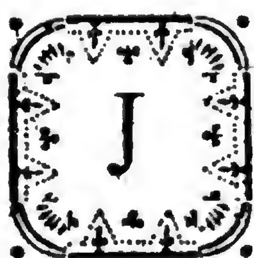


A LONDRES.

MDCCXLIX.



PREFACE.



JE gardois depuis dix ans cette Traduction du Temple de la Renommée de Mr. Pope, sans songer à la montrer au Public; mais ayant vû dans le Mercure dernier qu'il en alloit paroître une en Prose, je laisse prendre à la mienne son droit d'aînesse, dans l'espoir que les Vers donneront aux François une idée plus juste du genre de cet Ouvrage de poësie. L'Auteur Anglois avoue lui-même qu'il en a pris le fond dans la maison de la Renommée de Chaucer, * mais qu'il en a entiérement changé l'ordre, & une partie des descriptions : il feint d'avoir vû ce monument dans un songe. Son imagination le transporte dans les airs, & lui présente

* Poëte Anglois qui vivoit dans le XIVe. siécle. Il fut surnommé l'Homere Anglois, à cause de ses beaux Vers.

un ſuperbe édifice dont il fait la deſcription, ainſi que de la Renommée qui préſide en ce Temple, & qui y décide ſouverainement de la réputation des Mortels qui recherchent ſes faveurs.

Malgré les louanges que les Anglois ont donné à ce Poëme, ils y ont cependant trouvé une ample matiere à la critique. Ils ont reproché avec raiſon à Mr. Pope de s'être trop abandonné au feu de ſon imagination, ſans égard à la vraiſemblance, & d'avoir mis peu d'ordre dans ſon Ouvrage. Il a cru répondre à ces reproches, en diſant qu'une fiction allégorique & idéale, admet tout ce que le cerveau échauffé peut offrir dans un rêve agréable, ſans exiger une vraiſemblance parfaite; mais ſes adverſaires mettent une grande différence entre un rêve extravagant, & une viſion ſurnaturelle. Cette maniere de voir, étoit regardée des Anciens comme une inſpiration de quelque Divinité qui avoit le pouvoir de raſſembler dans notre imagination (nos ſens étant aſſoupis) des objets phantaſtiques & prodigieux, mais toujours raiſonnables & probables. L'Auteur s'eſt ſervi de la même autorité

des Anciens pour répondre à cette objection: Ariſtote a dit que la Fable eſt l'ame de la Poëſie. Plus elle eſt morale, plus elle doit être eſtimée; c'eſt le fruit qu'on peut tirer de l'allégorie, dont on a fait uſage dans tous les tems. A la vérité, elle doit être variée & ajuſtée au génie & aux mœurs des différentes Nations; avec ces qualités, elle a réuſſi dans les ſiécles les moins éclairés. Les Troubadours & Pétrarque qui a pris d'eux l'idée de ſes Poëſies, y ont eu recours; Boccace les a ſuivis, ainſi que Chaucer, dont ce Poëme eſt tiré: l'Arioſte s'y eſt livré à l'excès, dans ſon Orlando furioſo; & quoiqu'il ſe ſoit trop abandonné à ſon génie, les Italiens le préférent au Taſſe qui en a uſé plus ſagement, & qui s'eſt appliqué à ſuivre les regles des Anciens. Ces exemples prouvent que cette ſorte de Poëſie, a toujours été en uſage chez les meilleurs Poëtes de tous les tems. On ne peut donc blâmer cette fiction, parce qu'elle eſt allégorique, ſans contredire le jugement & la pratique des plus grands génies anciens & modernes. D'ailleurs l'allégorie convient particulierement au tour d'eſprit des Anglois; la plû-

part de leurs Auteurs en ont fait un usage très-fréquent ; le Babillard & le Spectateur en sont remplis. Mr. Adisson attribue au tempérammment rêveur & mélancolique de ses compatriotes ce goût pour les visions, qui leur est si commun.

Il est bien vrai que les hommes aiment tant la vérité, qu'ils se plaisent à trouver dans la Nature la représentation des objets qu'on leur décrit ; mais le rocher transparent & brillant qui soutient ce Temple, dont on a blâmé l'idée comme trop chimérique, ne contredit point cette vérité : l'endroit de ce Poëme qui le compare aux montagnes de glace, que les Voyageurs nous disent avoir vûes dans les Mers du Nord, rend cette fiction très-vraisemblable.

Dans la description des Statues qui ornent les faces extérieures du Temple, on a reproché avec plus de raison à Mr. Pope d'avoir décrit des choses que la Sculpture ne peut rendre sensibles, telles que la marche des arbres, qui se déracinent pour venir écouter les chants d'Orphée, & les pierres qui s'arrangent au son de la lire d'Amphion, qui est représenté bâtissant les murailles de Thébes : ces mouve-

mens ne peuvent s'appercevoir dans des figures immobiles, encore moins l'effet de l'Echo du Mont Cytheron. Ces idées ſont trop hardies, mais elles plaiſent à l'imagination du Lecteur, & il oublie le manque de vraiſemblance. Homere en faiſant l'énumération des figures qui ornoient le bouclier d'Achile, a décrit des mouvemens auſſi impoſſibles à repréſenter.

L'Auteur a pris de Virgile la deſcription de la figure de la Renommée : il auroit dû parler de ſa Trompette, dont elle fait ſouvent uſage dans ce Poëme; il accuſe cette Déeſſe des mêmes injuſtices dont ſa ſœur la Fortune a été tant de fois convaincue. Je ne ſçais ſi leur parenté eſt bien établie; mais il me ſemble qu'il ne fait pas aſſez ſentir la cauſe des caprices qu'il lui attribue, dans l'inſtant où les Peuples de toutes Nations & de différens genres de mérite, viennent lui demander de les rendre célébres : j'ai eu peine à comprendre pourquoi elle traite avec un ſi grand mépris des gens qui avoient bien vécû, & qui n'avoient cherché que le bien public; je n'ai pû attribuer ce jugement qu'à ſon caprice, non plus que l'ap-

plaudiſſement d'un moment qu'elle donne à des petits-Maîtres ridicules, qu'elle ſiffle un inſtant après.

Les Guerriers & les Conquérans qui viennent lui demander les honneurs immortels, en ſont reçûs avec horreur ; cependant ſon Temple en eſt rempli : Alexandre, Céſar, & pluſieurs autres y tiennent le premier rang ; il ſemble même que ce ſoit pour eux qu'il ſoit bâti : apparemment qu'elle ne les y ſouffre que par néceſſité, ſans mettre leur mérite au premier dégré. Celui des Philoſophes & des gens de Lettres paroit la toucher beaucoup plus : il eſt vrai que c'eſt par leur moyen que les Héros ſont connus, & qu'ils paſſent à la poſtérité.

On pourroit demander pourquoi des gens vertueux & modeſtes, qui n'ont d'autre deſir que d'être ignorés, viennent ſe préſenter aux Autels de la Renommée ; leur priere n'eſt point contradictoire, les bonnes actions qu'on a pris ſoin de cacher, ont été quelquefois divulguées ; d'ailleurs il faut ſuppoſer que cette Déeſſe a le pouvoir d'enſevelir dans l'oubli les ſublimes vertus, comme elle a celui de les célébrer.

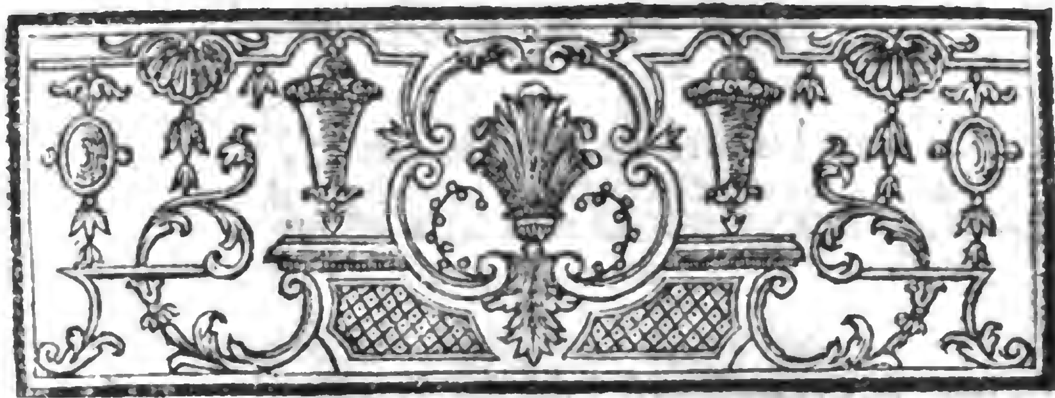
L'amour propre des femmes a été bleſſé, de n'en trouver aucune dans ce Temple, quoique les Hiſtoriens ayent fait mention de plusieurs Héroïnes, qui auroient pû y être admiſes, telles que Sémiramis, Clelie, Porcie, Zénobie & autres.

Le défaut le plus conſidérable de ce Poëme, eſt le manque d'unité de deſſein. Sur la fin de l'Ouvrage, le Temple qu'on vient de décrire diſparoît; il en ſuccéde un autre, dont Mr. Pope a pris le modéle dans l'ingénieuſe deſcription qu'Ovide nous a laiſſée de la demeure de la Renommée: ce lieu où tous les objets ſe raſſemblent de toutes parts, & où tout eſt toujours en mouvement, ſans qu'il y ait jamais un moment de repos & de ſilence. Il ſemble que ce Monument nouveau, n'ait plus de rapport au premier, qui eſt vraiement le Temple de Mémoire; je ne ſçai comment on pourroit nommer celui-ci. J'aurois pû les confondre l'un dans l'autre, & changer pluſieurs endroits de ce Poëme, afin d'y mettre plus d'ordre & plus d'unité; mais mon opinion eſt qu'un Traducteur ne ſçauroit être trop fidéle à ſon Original, & qu'il doit l'imiter autant

qu'il lui eſt poſſible dans le tour de ſes idées, & l'arrangement de ſon Ouvrage. Je crois cette Traduction auſſi exacte qu'elle puiſſe être en Vers ; ce n'eſt point moi qui doit y paroître, c'eſt l'Auteur que je veux faire connoître dans un autre langue : il y a des gens qui prétendent qu'on doit s'approprier l'Ouvrage qu'on veut traduire, en changer l'ordre à ſon gré, & lui donner la forme qui paroît la plus convenable : alors ce n'eſt plus faire paſſer dans notre langue le caractére d'eſprit des Nations Etrangeres, c'eſt donner le ſien propre. Que diroit-on d'un Peintre qui partiroit pour l'Italie, dans le deſſein de rapporter en France les copies des meilleurs maîtres, & qui changeroit l'ordonnance de leurs Tableaux, & le goût de leur draperies, pour en rendre le deſſein plus régulier, & les ornemens plus conformes à nos uſages ? vous mettroit-il au fait de leur maniere & de leur génie ? rempliroit-il votre attente ? Un Auteur Tragique qui veut repréſenter le caractére d'Oreſte, le peindroit mal, s'il lui donnoit des expreſſions modérées, & s'il l'habilloit à la françoiſe. Quoique les Anglois ſoient nos voiſins,

leur goût & leurs idées different beaucoup des nôtres. Mon dessein a été de suivre mon guide pas-à-pas ; si ce Poëme paroît froid, ce sera la faute de mes Vers, & non celle de M^r^. Pope ; son esprit & son talent sont estimés de tous ceux qui sçavent la langue Angloise, & sont connus des François par d'excellentes Traductions qui ont été faites de plusieurs Ouvrages de ce Poëte célébre.





LE TEMPLE
DE LA
RENOMMÉE.

DANS ce tems où les prez embellis par les fleurs
De la saison nouvelle annoncent les douceurs,
Où de l'astre du jour la chaleur vive & pure
Par ses rayons féconds ranime la Nature;
Dans ce tems où tout semble inviter au repos,
Le sommeil sur mes yeux répandit ses pavots:
Les soins & les desirs sortirent de mon ame,
L'Amour même à mon cœur fit moins sentir sa flamme.
Ces tranquiles instans, précurseurs du réveil,
Où nos sens sont saisis d'un plus léger sommeil,
Sont les tems destinés aux visions trompeuses:
Mille fantômes vains de formes monstrueuses,

Diſperſés dans les airs & bientôt réunis,
Se jouerent long-tems de mes ſens aſſoupis.

Je me crus tranſporté loin des bornes du monde,
J'embraſſois d'un coup d'œil les Cieux, la Terre & l'Onde,
Le Globe en équilibre, environné des Eaux,
L'immenſité des Mers couverte de Vaiſſeaux;
Des Rochers eſcarpés, des Montagnes ſtériles,
Des Temples, des Forêts, des Campagnes, des Villes:
Le Soleil quelquefois embelliſſoit ces lieux,
Un nuage ſouvent les déroboit aux yeux.

Sur ces divers objets je promenois ma vûe,
Lorſqu'un bruit effrayant vint ébranler la nue:
Telle on entend la foudre éclater dans les airs,
Et dans les Antres creux le murmure des Mers.
Les yeux levez au Ciel pour le rendre propice,
Devant moi j'apperçois un ſuperbe Edifice;
Son orgueilleux ſommet d'un obeliſque orné,
De nuages épais ſembloit environné.
Par l'ordre du Deſtin, ſur un Rocher de glace,
Ce riche Monument avoit fixé ſa place:

L'accès en est d'abord facile & séduisant,
Mais le chemin devient dangereux & glissant.
Ce Rocher merveilleux, à l'albâtre semblable,
Paroît d'une matiere éclatante & durable.
On apperçoit au tour différens noms tracés,
Par le tems ennemi presque tous effacés.
Leur siécle adulateur, au Temple de Mémoire,
Vainement leur promit d'éterniser leur gloire.
Les Critiques jaloux avec art s'efforçoient
De remplir de leurs noms les traits qu'ils effaçoient;
Ces foibles traits bientôt à d'autres faisoient place,
Et des noms effacés on revoyoit la trace.
Un Soleil trop brûlant, un Vent trop furieux,
Nuisent également à l'éclat de ces lieux:
Ainsi la Renommée est autant ennemie
D'un éloge excessif que des traits de l'envie;
Le fond de sa demeure est toujours respecté
Et du froid des Hyvers & des feux de l'Eté.
Comme on voit le Cristal fidéle à la gravure,
Des traits qu'on y traça conserver la figure:
Ainsi sur ce Rocher sont gravés divers noms,
Dont l'empreinte a bravé l'envie & ses poisons.
Chaque siécle au suivant en transmet la mémoire,
Le tems n'a rien ravi de leur solide gloire:

Les ans même ont rendu plus grands & plus fameux
Ces noms qui passeront à nos derniers Neveux.

Tels on voit les Rochers de la nouvelle Zemble,
(Ouvrage que le froid de tous les tems rassemble)
Elever dans les airs leurs éclatans frimats;
Le Soleil luit envain sur ces affreux climats;
Malgré les feux du Ciel, une neige éternelle
Sur ces Rochers glacés toujours se renouvelle,
Et leur brillant sommet de loin paroît aux yeux
Elevé comme Atlas pour soutenir les Cieux.

Sur un pareil Rocher régne la Renommée,
Là l'Univers jaloux de sa vaine fumée,
Par des soins assidus encense ses Autels.
Son Temple n'est point fait par les mains des mortels.
Dans les siécles vantés, la Grece ingénieuse,
L'antique Babilône & Rome ambitieuse,
Réunissant à l'art de riches ornemens,
N'ont jamais élevé de si grands Monumens.

Le Dôme * offre aux regards quatre faces brillantes,

* Le Dôme est représenté d'une forme quarrée, les quatre faces ont des portes ouvertes, vis-à-vis les quatre points des Cieux, pour marquer que les diffé-

Egales

Egales en beauté, mais toutes différentes ;
Quatre portes d'airain d'un abord ſpatieux,
Regardent en s'ouvrant les quatre points des Cieux :
Là ſont repréſentés les Héros que les Fables,
Par leur antiquité nous rendent reſpectables,
Et ceux qui les premiers élevant des Remparts ;
Les armes à la main protégerent les Arts.
Les faces du dehors richement revêtues
De ces hommes fameux conſervent les Statues ;
Les Guerriers dans le marbre ont l'aſpect menaçant ;
Et les Légiſlateurs le front réfléchiſſant.

La façade où le ſoir Phœbus peint ſa lumiere ;
Des exploits de Théſée, offre aux yeux la carriere ;
Perſée y brille armé du fameux bouclier
Dont Minerve jadis honora ce Guerrier.
Hercule * s'appuyant de ſa lourde maſſue,
Sur ſes divers travaux ſemble fixer ſa vûe.
Orphée eſt entouré des fiers monſtres des bois,
Ils acourent en foule aux accens de ſa voix,

rentes Nations peuvent y être admiſes. Le côté de l'Occident eſt d'une Architecture Grecque ; l'ordre dorique eſt particuliérement conſacré aux Héros & aux Guerriers; les Statues qui ornent les faces extérieures du Temple, repréſentent les plus anciens Héros qui ſe ſont diſtingués dans les Armes & dans les Arts.

* Hercule eſt repreſenté dans la même attitude que la fameuſe Statue de l'Hercule Farneſe.

Les arbres enchantés tranſportent leurs racines
Près des Echos remplis de ſes chanſons divines.
A ſes ſons créateurs par un nouveau pouvoir,
Amphion voit ici les pierres ſe mouvoir :
Thébes ſort de la terre aux accords de ſa lyre,
Sur le Mont Cithéron, Echo vient les redire;
Les Rochers ébranlés par l'effort de ſes ſons,
S'écroulent en roulant dans le fond des Valons.
De la Ville auſſitôt les remparts s'établiſſent,
Les voûtes à ſon gré ſe forment, s'arrondiſſent,
Les colonnes, les Tours s'élevent à ſes yeux,
Comme on voit ſur le ſoir s'élever vers les Cieux
Les épaiſſes vapeurs d'un Valon trop humide.
Dont un ſoleil brûlant à pompé le fluide.

Le côté que l'Aurore éclaire à ſon lever,
Montre un Temple qu'à Bel * Ninus fit élever.
Cirus au même rang brille parmi les ſages;
A leurs auguſtes traits on reconnoît les Mages :
Zoroaſtre agité, ſa baguette à la main,

* Bel ou Belus fut le pere de Ninus, fondateur du Royaume des Aſſyriens, & Cirus de celui des Perſes.

Les Mages & les Caldéens s'appliquoient à la Magie & à l'Aſtronomie, c'étoit preſque la ſeule ſcience des anciens peuples de l'Aſie : Zoroaſtre y excella; il nous eſt reſté peu de choſe de la morale & des écrits de ces Philoſophes, excepté de Confucius, le grand Légiſlateur des Chinois, qui vivoit il y a environ 2000 ans.

Dans des cercles divers, consulte le Destin.
Les Caldéens profonds dans l'art de la Magie,
Apprennent à ses pieds la vaine Astrologie.
En de sombres déserts, des peuples respectés,
Les Brachmanes trompeurs sont tous représentés;
Leur magique pouvoir qu'enfanta l'imposture,
Prétend donner des loix à toute la nature;
Ils arrêtent la Lune avec des Talismens,
Evoquent à leur gré les morts des monumens,
Et cherchent sans relâche au fond de leurs retraites,
Les différens aspects du Ciel & des planettes.
En corrigeant les mœurs par des préceptes doux,
Le seul Confucius l'emporte sur eux tous.

Des Prêtres de Memphis dans des niches dorées,
On découvre au midi les Images sacrées;
Législateurs du Peuple, interpretes des Dieux,
Ils mesurent la Terre, & contemplent les Cieux;
Le compas à la main ils décrivent des sphéres,
Et partagent le tems en des cycles Lunaires.
Au milieu d'eux paroît le vaillant Sesostris,
De son pompeux éclat mes yeux furent surpris;
Les Rois que la fortune avoit mis dans ses chaînes,

Traînoient un char vainqueur dont il guidoit les rênes,
Entre chaque Statue, on trouve ſur ces Murs,
Un ſçavant obéliſque orné de traits obſcurs. *

Le Temple vers le Nord enrichi de Sculpture,
Où le travaille & l'art étouffent la nature, **
Préſente Zalmolxis l'œil fixe & l'air rêveur;
Le frénétique Odin expirant de fureur:
Les célébres Guerriers ſortis de la Scythie,
Dans leurs ſombres regards montrent leur barbarie.
Des colonnes de fer par ordre en double rang,
Soutiennent ces Héros encor ſouillés de ſang.
En ce lieu paroiſſoient les antiques Druides,
De leur Religion les Prêtres & les guides:
Les Bardes par leurs Vers, & leurs barbares chants,

* Les ſciences des anciens Prêtres de l'Egypte, conſiſtoient dans la Géométrie & l'Aſtronomie; ils avoient grand ſoin de conſerver les principaux faits de leur hiſtoire ſur des Obéliſques. Leur plus grand Héros fut Seſoſtris: Diodore de Scicile nous a conſervé la mémoire de ſes actions & de ſes conquêtes: On dit qu'il ſe fit traîner dans ſon Char par les Rois qu'il avoit vaincus. La deſcription de ſa Statue, dans ces Vers, eſt priſe ſur celle qu'Hérodote dit avoir vûe de ſon tems.

** Cette Architecture convient à cette partie du monde, la ſcience de ces Peuples eſt beaucoup plus obſcure que celle des autres Nations: Zalmolxis fut Diſciple de Pytagore; il enſeigna le premier l'immortalité aux Scythes. Odin fut Légiſlateur des Goths; on dit qu'étant ſujet à des accès de frénéſie, il perſuada à ſes Sectateurs qu'il recevoit dans ces momens l'inſpiration de quelque Divinité, qui lui dictoit des Loix; l'invention des caractéres runiques lui eſt attribuées. Les Druides & les Bardes étoient les Légiſlateurs de ces Poëtes célébres par leurs ſauvages vertus, ces Héros barbares comptoient pour un déshonneur de mourir dans leurs lits, & ſe précipitoient dans une mort certaine, pour un nom avenir, dans l'eſpérance que leurs belles actions ſeroient célébrées par leurs Bardes.

Célébrant les fureurs de ces fiers Conquérans;
Mille jeunes Guerriers que l'amour de la gloire,
Fit courir à la mort pour vivre dans l'hiſtoire:
Et tant d'autres Héros dont les faits plus douteux
Sont gardés par reſpect pour ces tems fabuleux.
Le luſtre de ces murs par l'effet de l'optique,
A ſur tous les objets comme un pouvoir magique,
Leurs divers points de vûe, en change la couleur,
En augmente l'éclat, le nombre & la grandeur:
Ces murs myſtérieux ne ſont partout qu'emblêmes,
Et ce miroir trompeur rend tout dans les extrêmes.

Tandis que tant d'objets raviſſent mes eſprits,
Le dedans du Palais s'offre à mes yeux ſurpris;
Là des Hiſtoriens les ſçavantes cohortes,
Sous des vêtémens blancs, gardent le ſeuil des portes.
Dans l'airain chargé d'or d'un travail achevé,
Le Tems ſa faulx en main ſur leurs bancs eſt gravé,
Et ſon dos accablé ſous le poids des années,
Porte languiſſament ſes aîles enchaînées.
L'intérieur du Temple eſt rempli de Guerriers,
Dans le bruit, dans le ſang recueillant des Lauriers.
Vainqueur de l'Univers, eſclave de lui-même,

L'invincible Alexandre y tient le rang ſuprême ;
Céſar maître du monde, & maître de ſon cœur,
Entre Minerve & Mars ſuit de près ce Vainqueur.
Les Mortels généreux qui ſans chercher la gloire,
Pour le bonheur du Peuple ont aimé la victoire,
Tiennent le premier rang parmi tant de Héros :
Tels qu'Epaminondas fameux dans le repos,
Timoleon * vengeur & meurtrier d'un frere ;
Scipion des Romains le héros & le pere,
Bon Citoyen dans Rome & grand dans les combats.
Tel fut Aurelius qui marcha ſur ſes pas ;
Dans un rang ſouverain, à la vertu fidéle,
Il fut ſon propre juge & des Rois le modele.

Près de lui ſont placés les Héros malheureux,
Dont les faits moins bruyans, ne ſont pas moins fa-
meux ;
Au milieu d'eux Socrate eſt mis au rang ſuprême ;
Ariſtide ** le Juſte, injuſte pour lui-même,

* Timoleon ſauva la vie à ſon frere Timophane, dans un Bataille entre les Argiens & les Corinthiens ; mais dans la ſuite s'appercevant qu'il vouloit devenir le Tyran de ſon Pays, & préférant le bien public aux liens du ſang, il lui donna la mort.

** Ariſtide mérita le nom de juſte par ſon intégrité, lorſqu'il fut banni par l'oſtraciſme ; comme il étoit d'uſage que chacun écrivît ſur une écaille d'Huitre le nom du Citoyen qu'il vouloit exiler, un Paiſan qui ne ſçavoit point écrire, s'adreſſa à lui, ſans le connoître, pour le prier de lui ren-

Rejettant les conſeils que dicte l'intérêt,
De ſon banniſſement vient de ſigner l'arrêt.

Agis * & Phocion demandent ſans murmure,
Qu'on répare les torts que leur fit l'impoſture:
Le ſevere Brutus livre un fils à la mort,
Et Caton par le fer fuit un plus triſte ſort.

Dans le centre du Chœur ſix colonnes pompeuſes,
Portent des grands Auteurs les Images fameuſes; **
Sur un Trône formé d'un éternel rubis,
Au haut de la premiere, Homere étoit aſſis;
Ce célébre Vieillard pere de l'Harmonie
Montre encor dans ſes traits le feu de ſon génie,
Quoiqu'aveugle, ſes yeux ont un air de fierté,
Et les ans l'on vieilli ſans l'avoir maltraité:
Sa colonne immortelle offre dans ſa ſculpture
Des malheurs des Troyens la funeſte avanture;
Le trait dont Diomede oſa bleſſer Venus,

dre ce ſervice; Ariſtide y ſigna ſon nom, & par ce moyen il ſe condamna lui-même.

* Agis, Roi des Lacédémoniens, pour avoir voulu remettre en vigueur les Loix de Licurgue, fut étranglé en priſon par Cléombrote. Phocion, Capitaine Athénien, d'une vertu ſévére & grand guerrier, fut accuſé fauſſement de trahiſon, & condamné à mort par le Peuple.

* Près du Trône de la Renommée ſont placés les Auteurs les plus célébres de l'antiquité; leur attitude exprime leurs différens caractéres, la ſculpture de leur colonne marque les principaux ſujets de leurs Ouvrages, & fait alluſion à leur maniere de penſer & de s'exprimer.

Patrocle terrassé par des coups imprévus,
Et le fils de Thetis pour venger sa mémoire,
Sur l'intrépide Hector remportant la victoire.
L'expression & l'art animent ces portraits,
Le feu des Combattans est gravé dans leurs traits.

Le Pilastre suivant, sans éblouir la vûe,
Soutient un riche Trône orné d'une Statue;
L'ouvrage en est fini, l'artiste vigilant,
Employa sur l'or pur l'effort de son talent:
A son maintien modeste on reconnoît Virgile,
Il montre en triomphant un cœur simple & tranquile;
Charmé de son rival, sans en être envieux,
Sur le divin Homere il a toujours les yeux:
Au tour de sa colonne, on voit dans sa sculpture,
Didon sur le Bucher mourant pour un parjure;
Les Guerres des Latins, la mort du Roi Turnus,
L'embrasement de Troye, & le fils de Venus;
Il se sauve accablé sous le poids de son pere:
Sur le milieu du Trône est en gros caractere,
Ecrit en lettres d'or: *Je chante le Héros*,
Qui des Rives de Troye, après de longs travaux,
Aborda le premier aux bords de Lavinie.

Plus loin dans les accès de ſon bouillant génie,
Sur un Char éclatant, Pindare ambitieux *
Dans ſon rapide vol ſemble aſpirer aux Cieux;
Sur ſa Harpe on lui voit, d'une main nonchalante,
Tirer des ſons hardis de la corde tremblante.
Les courſes & les jeux que la Grece a vantés,
Au tour de ſon pilaſtre étoient repréſentés:
De jeunes combattans, amoureux de la gloire,
Par différens chemins, y cherchent la victoire;
Au bout de la carriere, ils tournent tous leurs pas,
Neptune & Jupiter animent leurs combats;
L'un panché ſur ſon char brille par la viteſſe,
L'autre auprès du Vainqueur ſuccombe avec nobleſſe;
Le marbre rend l'effort de leurs bras menaçans,
Et leurs fougueux Courſiers y ſemblent bondiſſans.

Sur un pilier d'airain ** l'ingénieux Horace,
Occupe en ce ſéjour une éclatante place;
Il régle les écarts; & tempere les tons
Dont le feu de Pindare animoit ſes chanſons;

* Pindare eſt dépeint dans un char volant, pour faire alluſion à la vivacité de ſon génie, & aux jeux de la Grece qu'il a célebrés. Neptune préſidoit aux jeux Isthmiques, & Jupiter aux jeux Olimpiques.

** Eſt exprimé par ce Vers:

Exegi monumentum ære perenniùs.

Sa lire réunit, ſans paroître forcée,
Aux doux ſons de Sapho, les Vers hardis d'Alcée : *
Son pilaſtre éternel, ſur ces obliques rangs,
Préſente à mes regards mille objets différents ;
D'un côté ſont les ris, Glicere & la moleſſe,
Ici Céſar Vainqueur, là le Dieu de l'Yvreſſe :
A l'abri d'un Laurier ſous un mirthe amoureux,
Le Poëte entouré des Graces & des Jeux
Enſeigne la ſageſſe & chante la Victoire.

Ariſtote à côté jouit d'un autre gloire,
L'air penſif eſt empreint ſur ſon front couronné ;
Des maiſons du Soleil il eſt environné,
Et ſes ſçavans regards pénétrant la nature,
Embraſſent d'un coup d'œil les Cieux & leur ſtructure.

En habit de Conſul Ciceron au Bareau,
Jouit près de l'Autel d'un triomphe auſſi beau ;
Ses geſtes, ſon maintien trompe ſi bien la vûe,
Qu'on penſe voir agir & parler ſa Statue :
Il eſt dans l'attitude où jadis au Sénat,

* Ce mélange exprime le caractére des Odes d'Horace, & fait alluſion à ces mots :

Spiritum graïæ tenuem camenæ.

Il défendit le peuple, il conserva l'Etat;
Et Mercure élevé sur la même colonne,
Admire ses talens l'écoute & le couronne.

Sur ces pilliers d'airain, un dôme merveilleux,
S'éleve par sa cime aux globes lumineux;
Envain à son sommet les yeux veulent atteindre,
Son immense circuit ne pourroit se dépeindre.
La Renommée ici tient sa superbe Cour;
L'or & les Diamans ornent ce beau séjour,
Le Plat-fond parsemé de pierres transparentes,
Produit mille rayons de couleurs différentes;
Et ces feux rassemblés, réfléchis sur l'Autel,
Donnent aux ornemens un éclat immortel.
Ainsi brillent la nuit, sur la voûte azurée,
Les astres éclatans dont elle est éclairée.
De ce séjour sacré l'Immortelle à l'instant
Sçait & rend à la fois chaque fait important.
Admirant de ces lieux le goût & la richesse,
Sur un Trône élevé j'apperçois la Déesse;
Sa taille, qu'à mes yeux dérobe un jour trompeur,
D'une coudée à peine égale la hauteur;
Mais sur ce rare objet plus je fixe la vûe,

Plus je vois s'allonger & grossir sa Statue:
Les ornemens pompeux qui couronnent son front,
S'élevant jusqu'au dôme en touchent le plat-fond,
Et le Temple splendide où régne l'Immortelle,
Semble aux yeux s'élever & s'étendre avec elle.

Je la vois sous la forme & sous les mêmes traits
Dont la Fable a chargé ses bizarres portraits;
Sous ses bras, sous ses pieds, ses aîles étendues
La portent sur la Terre, & l'élévent aux Nues;
Elle a des yeux sans nombre à tout instant ouverts,
Mille oreilles toujours pleines de bruits divers,
Et de sa bouche il sort des langues innombrables.

Les neufs Sœurs entouroient ses genoux vénérables,
Prêtes à recevoir sa critique & ses loix;
Elles réglent leurs tons sur sa brillante voix:
La Déesse d'abord annonce sur sa lyre,
Le mode harmonieux que le sujet inspire;
Ses chants ont pris naissance avec les premiers tems,
Et les siécles futurs entendront leurs accens.

Tandis que j'écoutois ces sons qui me ravirent,
Les Trompettes du Temple en tous lieux retentirent;
Des bouts de l'Univers, les peuples à l'instant,

Se rassemblent au bruit de l'airain éclatant.
Leurs vêtemens divers, leurs mœurs & leur langage
Composent un étrange & bizarre assemblage.
Vous voyez au Printems en bataillons épais
Les Abeilles voler sous les ombrages frais;
La Troupe aîlée errante au bord d'une onde pure
Fait retentir les airs de son bruyant murmure,
Et sur les champs semés des plus belles couleurs,
S'empresse de puiser le suc de mille fleurs.

Ainsi le peuple en foule environne sans cesse
Le magnifique Trône où régne la Déesse.

Là sans distinction placés aux mêmes rangs,
Sont le pauvre, le riche, & le peuple & les grands;
Et le Vieillard conteur, & la Jeunesse folle,
Chacun plaide sa cause aux genoux de l'Idole;
Les hommes vertueux & les hommes pervers,
Courent au même but par des chemins divers:
Par l'amour de la gloire en tout tems animée,
Leur ame cherche ici la seule Renommée;
Mais les uns par son choix aux honneurs sont admis,
Les autres dans l'oubli restent ensevelis.

Quelquefois dans son Temple, il est des injustices,
De sa sœur la Fortune, elle suit les caprices.

L'encens ſur leurs Autels brûle en toute ſaiſon,
Mais, comme elle, en aveugle elle répand ſes dons.

La foule des Sçavans remplit d'abord le Temple,
Nos immenſes Ecrits des Auteurs ſont l'exemple:
Déeſſe, diſent-ils, prête-nous ton ſecours,
Comment ſe ſont paſſés, nos nuits & nos beaux jours?
A chercher les moyens & d'inſtruire & de plaire,
Nos travaux aſſidus trouverent pour ſalaire
Le mépris outrageant, l'oubli, la pauvreté.
Nous demandons le prix par nos ſoins mérité,
Des talens, du ſçavoir, quelle eſt la récompenſe?
Les ſeuls dons qu'en ce lieu ta volonté diſpenſe.

La Déeſſe reçoit ce précieux encens,
Par ſon ordre on unit les plus tendres accens;
Sa Trompette en tous lieux retentit de leur gloire:
D'abord les tons flatteurs des Filles de Mémoire
Forment à l'uniſſon des chants harmonieux,
Par dégrés, ces concerts s'élevent juſqu'aux Cieux;
Leur voix parfumoit l'air d'une odeur plus charmante
Que l'ambre d'Arabie, & la Roſe naiſſante.

Animés par ces ſons, les hommes vertueux,
Préſentent à genoux, leur offrande & leur vœux:
Par vos dons, diſent-ils, flatteuſe Renommée,
La modeſte vertu, fut toujours animée:
Quoi! ſans diſtinction, les bons & les pervers,
Jouiront des honneurs ou porteront des fers!
Dans ce Temple ſacré la vertu reconnue,
Au ſuprême bonheur eſt ſouvent parvenue.

L'Immortelle bientôt pour célébrer leurs noms,
Monte ſes doux concerts ſur les plus brillans tons,
L'Univers étonné du ſon de la Trompette,
Applaudit à ce bruit, l'écoute & le répéte.

Auſſitôt vers l'Autel de nouveaux aſpirans,
Dans un humble maintien ſe mettent ſur les rangs:
L'amour du bien public fut leur unique affaire;
Leur cœur toujours rempli du deſir de bien faire,
Eſpere auſſi trouver le plus flatteur retour.
Soudain la Médiſance & ſa nombreuſe Cour,
Avec un bruit pareil à celui du Tonnerre,
Lance ſes traits malins aux deux bouts de la Terre;
Tout le monde paroît attentif à ſa voix,

Et l'éclat s'en répand en cent lieux à la fois.

Dans un maintien farouche, & d'un ton d'aſſurance,
A ſon tour dans le Temple un autre Troupe avance;
Sur des fronts couronnés j'apperçus des lauriers;
Leurs bras étoient armés de fer, de boucliers:
Pour toi, s'écrioient-ils, Déeſſe, pour tes charmes,
Nos jours ſe ſont paſſés au milieu des allarmes;
Rempliſſant l'Univers de flamme & de terreurs,
Sur une mer de ſang, environnés d'horreurs,
Notre eſpoir ſe flattoit d'acquérir des empires,
Ces glorieux forfaits toi ſeule les inſpires:
Nos célébres vertus n'ont d'autre objet que toi.
O, foux ambitieux éloignez-vous de moi,
Dit la Divinité, que vos jours & leur nombre
Reſtent enſevelis dans la nuit la plus ſombre;
Que vos vains monumens ſoient détruits à jamais,
Et vos noms oubliés auſſi-bien que vos faits!
Soudain envelopés d'une nuit imprévue,
Ces phantômes brillans s'éclipſent à ma vûe.

En leur place bientôt de modeſtes mortels,
Sans parure & ſans art s'approchent des Autels;

Sans

Peu de gens composoient cette marche tranquile ;
Grande Idole du monde à vous tout est facile,
Disoient-ils humblement, nés sans prétentions,
Le séduisant espoir de partager vos dons,
Ne nous inspire point nos vœux & nos homages,
Vivre ignorés de tous est là gloire des sages ;
Nous demandons pour prix de nos simples vertus,
Ayant vécû cachés, de mourir inconnus :
Ne gravez point nos noms sur votre Autel suprême,
Nous avons fait le bien pour l'amour du bien même :
Laissez nos cœurs jouir de ce bonheur secret.
O ! vous dont la vertu fut le premier objet,
Vous vivrez pour toujours au Temple de Mémoire :
Chantez, Muses, chantez leur triomphe est ma gloire,
Quels noms méritent mieux de percer l'avenir ?
Que les Vents à vos voix viennent se réunir,
Dit la Divinité ; soudain leur symphonie
Retentit dans les airs, les remplit d'harmonie ;
Le Ciel avec plaisir écoute ces concerts,
Et leurs sons enchanteurs ravissent l'Univers.

Dans des pas cadencés la bouillante jeunesse,
Vient aussi présenter ses vœux à la Déesse ;

Nous devons, disoit-elle, atttirer vos regards,
Notre air noble & galant mérite des égards;
Admirez nos plumets, l'éclat de nos dorures;
C'est nous qui décidons du goût & des parures,
Des Spectacles, des Bals, des Cadeaux & des Jeux;
Sans cesse nous cherchons le secret d'être heureux:
Nous avons fait un art des plaisirs de la Table,
Du beau talent de plaire, & de paroître aimable;
Pour être plus connus, nous vivons à la Cour;
Là notre unique soin est l'intrigue & l'amour;
Nos jours sont pour les Grands, nos nuits sont pour les Belles;
Nos soins ont réussi rarement auprès d'elles;
Mais pour nous consoler de nos mauvais succès,
Nous nous plaignons partout d'être aimés à l'excès;
Nous nommons ces beautés, même sans les connoître;
Quand on nous croit heureux, nous nous figurons l'être:
Laissez d'autres jouir de la réalité,
Donnez-nous en l'honneur sans l'avoir mérité.

La Déesse emboucha sa Trompette effrayante;
Et l'Univers rempli de sa voix médisante,

Tourna sur la vertu ses malignes fureurs :
Cet étrange succès trompa les Spectateurs,
De mille vœux pareils, le bruit se fit entendre.
Quel encens sur l'Autel vient donc de se répandre,
Dit la Divinité, Peuple frivole & vain,
Inutile au Public, vous travaillez en vain;
Jamais par ces faux airs, vous n'aurez l'art de plaire;
De vous-même occupé, fatigué sans rien faire,
Vous voulez usurper le prix des vrais Amans,
Ce bonheur ne s'obtient qu'après de longs tourmens :
Fuyez ces lieux sacrés, & que votre priere,
Soit la fable du Temple & de la Terre entiere.
La Trompette aussi-tôt rend mille sons perçans,
Le souris dédaigneux, les regards offensans,
Les propos à l'oreille, & l'aveugle censure,
Dans le Peuple malin s'augmentent sans mesure;
L'arrêt est applaudi par le bruit des sifflets.

Les mortels distingués par de fameux forfaits,
Arrivent les derniers aux pieds du Sanctuaire :
Ils fondent leur grandeur sur les maux du Vulgaire,
Sur leur ambition, fatale à leur pays,
Sur un Trône usurpé, sur des amis trahis,

Gens sans foi, sans vertu, dangereux, politiques,
Pernicieux aux Rois, fleau des Républiques ;
Ces traîtres espéroient que la Divinité
Consacreroit leurs noms à l'immortalité.
Dans la voûte à l'instant retentit le Tonnerre,
On craint que les éclairs ne consument la terre :
Les mortels consternés de ce fracas affreux,
Ressemblent dans la crainte à des spectres hideux,
La nature en frémit, & paroît ébranlée.

Mon Ame de mon corps s'étoit presque envolée,
Mes sens étoient émus par tant d'ojets divers,
Tant de sons différens avoient frappé les airs,
Qu'à peine je sentis une force inconnue,
Qui m'arracha du Trône & m'en ôta la vûe :
Devant moi j'apperçois un riche monument ;
Je ne sçais dans quel lieu ni dans quel élément ;
Si la terre ou les airs soutiennent sa structure ;
Mais d'un cercle parfait il m'offre la figure ;
Il tourne sans relâche & le mur résonnant
Me répond par échos & me parle en tournant.
Les arbres offrent moins de fleurs & de feuillages,
La Mer a moins de sable aux bords de ses rivages

Que ce beau monument n'a d'accès différens ;
Les portes jour & nuit s'ouvrent dans tous les tems ;
Mille chemins directs à ses murs viennent rendre ;
Les vents de toutes parts peuvent s'y faire entendre.

Comme on voit vers les Cieux la flamme remonter ;
Toujours les corps pesans au centre se porter,
Les Rivieres se rendre au vaste sein de l'Onde,
La boussole portée aux deux Poles du monde,
Après mille détours se fixer vers le Nord ;
Ainsi l'air en ce lieu comme par un ressort,
Porte & reçoit les sons envoyés de la terre ;
Du sein de l'Ocean & du lieu du Tonnerre,
Soit à voix haute ou basse, en jargon différent,
Cet endroit est le centre ou chaque mot se rend ;
Le silence & la paix n'y trouvent jamais place.

Lancés des bords d'un lac uni dans sa surface,
Une pierre avec force au milieu de ses eaux ;
Vous verrez à l'instant des cercles inégaux,
S'accroître par dégrés jusqu'aux bords du rivage ;
Du son qui se répand, ces cercles sont l'image :

D'abord le lieu frappé reçoit l'impression ;
Elle s'étend dans l'air par ondulation ;

De l'espace voisin celui qui l'environne,
La porte encor plus loin, & tout l'air résonne.

Là j'entendis, parler & de haine & d'amour,
Et de Guerre, & de paix, des intrigues de Cour,
De disette, de maux, de biens & d'abondance,
D'épargnes, de talens, de défauts, de dépense,
De tempêtes sur Mer, de profits, de trésors,
De prodiges nouveaux, de Cometes, de Morts,
De changemens d'Etat, de coups de la Fortune,
De Favoris rentrés dans la classe commune,
De Droits mal imposés, de Réglemens nouveaux;
Rien d'entiérement vrai, ni d'absolument faux.

De toutes parts la foule entre & ressort sans cesse;
L'un en passant renverse un rival qui s'empresse,
L'autre avance, recule & s'éclipse à l'instant.
L'Astrologue trompeur, le rusé Charlatan,
Le Phanatique en feu, le crédule Alchimiste;
L'homme de Loi pédant, l'ennuyeux nouvelliste,
Tous les gens à projets fourmillent dans ces lieux;
L'impatience ardente est peinte dans leurs yeux.
Les bruits semés dans l'un & dans l'autre hémisphere,

Là se disent tout haut, ici dans le mistere ;
Avec empressement tous courent répéter,
Les mensonges nouveaux qu'on vient de leur conter :
Chacun ajoûte au bruit qu'il se plaît à répandre,
Il augmente toujours à force de s'étendre :
Ainsi d'une étincelle on voit en un moment
Par la force de l'air naître un embrâsement.
Ces Contes par le tems quelquefois s'établissent,
Changeant comme la Lune, ils croissent, s'affoiblissent :
Ont-ils acquis le droit de tromper les humains ?
Ils s'assemblent en foule & ces mensonges vains,
Aussi promts que les Vents, aussi glissants que l'Onde,
Tombent par millions dans l'enceinte du monde ;
Les uns sont destinés à percer l'avenir,
D'autres au même instant doivent naître & finir :
Comme on voit en Eté des Insectes paroître,
Et mourir aussi-tôt qu'ils commencent à naître.
La Renommée annonce en tous lieux à la fois,
La force de ces bruits, & leur datte & son choix.

Là vous voyez souvent dans un étroit passage,
Le faux se réunir à la vérité sage,

Quelque tems ſur leurs droits l'avantage eſt douteux,
A la fin raſſemblés par d'invincibles nœuds,
Ils volent dans les airs & leurs traits ſe confondent;
Sur leurs livres envain les ſçavans ſe morfondent,
Eſpérant les trouver quelquefois ſéparés,
Pour toujours l'un de l'autre ils ſe ſont emparés.

Tandis que mon eſprit contemploit ces merveilles,
Je crus ouir quelqu'un criant à mes oreilles:
Jeune homme ambitieux! venez-vous aux Autels
Dans l'eſpoir d'obtenir les honneurs immortels?

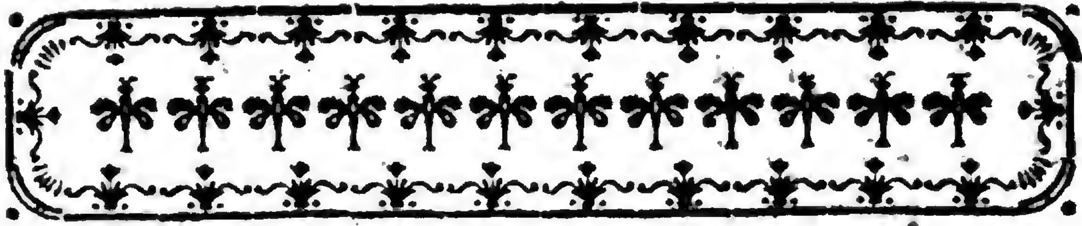
A ces mots je réponds, avec un cœur ſincere,
Un nom dans l'avenir eſt un prix que j'eſpére;
La Renommée a droit de charmer tous les cœurs;
Mais nul n'eſt plus épris de ſes rares faveurs
Qu'un nouvel habitant de la double coline:
Hélas! qui peut ſçavoir le rang qu'on lui deſtine.
Les lauriers immortels s'obtiennent rarement,
On les cueille avec peine, on les perd aiſément:
Que ſurvivre à ſoi-même eſt un foible avantage;
Des plus illuſtres morts c'eſt pourtant l'héritage:
Nous y ſacrifions la vie & la ſanté,

Nos plaiſirs, la fortune & la tranquilité;
Le prix eſt incertain & le deſſein eſt vaſte.
D'abord pour parvenir, il faut louer le faſte,
Souffrir ſans murmurer les caprices des Grands,
Les flatter ſur l'eſprit, le mérite, les rangs;
Si vous réuſſiſſez, l'impitoyable envie
Par ſes poiſons ſecrets troublera votre vie;
Les Auteurs mépriſés s'armeront contre vous;
Et vos plus chers amis en deviendront jaloux.

Sans dédaigner tes dons, flatteuſe Renommée,
De l'éclat qui les ſuit, mon ame eſt moins charmée:
Si jamais tes lauriers environnent mon front,
Je les aurai ſans ſoins & ſans ſouffrir d'affront:
Quoi, je louerois les ſots! j'encenſerois le vice!
Ah! ſi vous ordonnez d'approuver l'artifice,
De flatter en aveugle, & de ſuivre les loix
Des heureux que le ſort illuſtre par ſon choix;
Ou s'il faut établir mon nom & ma mémoire,
Sur la chute d'un autre, en détruiſant ſa gloire,
Enſeignez-moi, Déeſſe, à mépriſer des dons,
Qu'on ne peut obtenir que par des trahiſons:

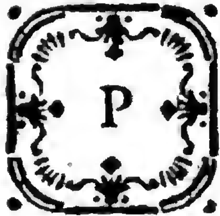
Arrachez de mon cœur la soif d'une autre vie ;
Que je vive sans tâche, ou que mon nom s'oublie ;
Donnez-moi les honneurs qu'on doit aux gens de
bien,
Ou laissez-moi tranquile, & ne m'accordez rien.





IMITATION

D'une Epître de M. Pope, à une jeune personne, sur son départ pour la Campagne.



Par l'ordre d'une mere, à la fleur de vos ans,
Corine, il faut quitter la Ville pour les Champs,
Dans le tems ou vos yeux commencent à comprendre
Comment par les regards les cœurs se font entendre;
Quand vous en ignorez le trouble & le danger,
D'un attrait si charmant il faut vous dégager,
Et quitter sans retour l'Amant qui vous adore,
Après un doux baiser qu'il vous dérobe encore.
Abandonner le Cours, le Bal, & les Concerts,
Pour un Château gothique, & des Jardins déserts!
Dîner juste à midi! se coucher à dix heures!
N'avoir pour passe-tems, dans ces sombres demeures,
Que des Nœuds, du Caffé, des Romans, un Miroir!
S'y parer sans projet! désirer sans espoir?

Quel état à quinze ans ! quoi n'avoir pour ressource
Qu'un Campagnard voisin prêt à finir sa course,
Ou son fils fier & sot, dont le triste entretien
Est de vanter son nom, son fusil & son chien,
Qui mêle à tout propos de grands éclats de rire,
Vous baise brusquement, promet de n'en rien dire;
A table fait l'amour en poussant vos genoux,
Et hormis son Cheval, n'aime rien tant que vous.

Les songes quelquefois charmant votre retraite,
Vous peindront les objets que votre cœur regrette,
Et votre souvenir vous rendra dans ces lieux
Le spectacle brillant qui plaisoit à vos yeux:
Des Comtes, des Barons, des Ducs imaginaires,
Passeront devant vous, dans vos bois solitaires;
Vous croirez leurs regards fixés sur vos attraits;
Mais au réveil le jour confondant ces portraits,
Vous les verrez bientôt s'éteindre & disparoître:
Au fond de votre cœur vous sentirez renaître
L'ennui, le désespoir, la foule des desirs,
Ainsi se détruiront vos honneurs, vos plaisirs.

Tel est de votre Amant le destin déplorable,
L'autre jour pour charmer la douleur qui m'accable;

Mon esprit égaré s'envola près de vous ;
Pour jouir plus long-tems d'un entretien si doux,
Je cherchai dans les bois un séjour plus tranquille ;
Quel malheur ! aussi-tôt un fâcheux de la Ville
Frappa sur mon épaule, & rappella mes sens :
Corine ! sans pitié pour mes tendres accens
Votre Ombre disparut, transporté de colére,
Je maudis l'importun qui m'ôta ma chimere,
Et restai, comme vous, plongé dans le chagrin
D'avoir subitement vû changer mon destin.

F I N.